

Les grands théologiens protestants du XXème siècle Cathédrale Saint-Pierre – août 2014

Dimanche 3 août 2014

**C.S. Lewis : « une approche non théologique de la foi »
par Bill McComish**

Transcription de la prédication du pasteur William McComish, dimanche 3 août 2014, cathédrale St Pierre.

Prière au début du culte :

O Seigneur,

Sois à côté de nous, sois dans nos cœurs.

Notre présence dans cette cathédrale ce matin est physique et intellectuelle mais aussi spirituelle. Aide-nous à améliorer notre conduite. Tu nous as emprisonnés dans nos corps et notre comportement n'a pas toujours été parfait. Tu nous as demandé de changer de comportement, donne-nous la force et le courage de le faire. Et au niveau intellectuel, dans la grande tradition de notre foi chrétienne et protestante, aide-nous à admettre nos doutes, à poser des questions mais surtout à chercher et écouter des réponses. Notre foi est émotionnelle, mais surtout dans notre tradition réformée elle est aussi rationnelle. Du point de vue de la spiritualité, Seigneur, que ton Saint Esprit soit avec nous dans la plénitude de ton amour, de ta douceur, de ta tendresse, de ton écoute.

Dans un monde avec de plus en plus de violence, sois avec nous. Aide nous à trouver la paix intérieure et une fois cette paix trouvée, aide-nous à sortir fortifiés pour faire face aux problèmes de notre monde. Seigneur, c'est notre privilège et notre plaisir d'être dans cette cathédrale ce matin pour t'offrir un culte.

Notre prière est au nom de Jésus le Christ.

Amen.

Lecture biblique : le bon Samaritain (Luc 10, 25-37).

Prédication :

Il est extrêmement intéressant d'organiser un culte autour d'un écrivain. Evidemment, un écrivain qui était visiblement chrétien, protestant. Mais ce n'est pas un cours de littérature, c'est une prédication. Et je crois que c'est ce que C.S. Lewis aurait voulu lui-même, parce que c'était quelqu'un qui était absolument rempli du sens de l'évangile, mais qui exprimait sa compréhension de l'Évangile d'une manière populaire, inattendue et extraordinairement efficace.

C.S. Lewis, que tout le monde appelait Jack même si ce n'était pas son véritable prénom, est né en Irlande du nord, protestant, fils de notaire. Les gens ont toujours tendance à dire « Ah tiens, un protestant irlandais, que c'est étrange ! » et quand je réponds qu'on est à peu près un million et que s'il y a une cathédrale protestante à Genève, il y a deux cathédrales protestantes à Dublin,

les gens ont toujours l'air un petit peu étonnés... Dublin ou Belfast, 1 heure et demie d'avion mais éventuellement quelques années lumière du point de vue des mentalités... Les Irlandais protestants sont assez différents, ils sont très protestants mais très différents des protestants genevois. Après 40 ans passés à Genève, je n'ai pas totalement compris comment et pourquoi, mais c'est un constat. Les Irlandais sont dépensiers, indisciplinés, peu fantaisistes ou très fantaisistes, passionnés, irrévérencieux, honnêtes, dotés d'un humour un peu caustique et d'une structure sociale qui est incompréhensible depuis l'extérieur. Le fils aîné prenait les terres ; le deuxième était dans l'armée, normalement l'armée des Indes parce que c'était plus acceptable, plus noble ; et l'idiote de la famille était envoyé dans l'église pour être pasteur (merci beaucoup !). Mais ces Irlandais protestants ont quand même laissé leur marque sur l'humanité, surtout dans 2 directions : l'une c'est l'écriture : Oscar Wild, Samuel Beckett, C. S. Lewis lui-même ; et les mêmes qualités ont donné tous les grands capitaines de l'empire britannique : le duc de Wellington, les maréchal Alexander, Alan Brooke et Montgomery (qui était fils de pasteur). Peuple très protestant et très étrange.

Lewis est né juste à la fin du 19^{ème} siècle, en 1898 ; il est mort en 1963. Il était assez typique de ces générations. Soldat volontaire dans la première guerre mondiale, officier blessé, des mois dans les tranchées et puis Oxford, le doctorat, et un poste de professeur de littérature. Une carrière assez typique pour son temps.

Ce qui est intéressant avec Lewis c'est son honnêteté. Déjà quand il était à l'école, il a commencé à avoir des doutes au sujet de la vérité de la religion chrétienne, et évidemment de la religion en général. Il avait décidé qu'il était agnostique et athée. Les années dans les tranchées n'ont pas changé sa vision. Il n'arrivait pas à imaginer qu'un Dieu existait parmi ces destructions. C'est peut-être, quand nous regardons les nouvelles aujourd'hui, un sentiment qu'on arrive à comprendre horriblement bien. Mais entre les deux guerres, Lewis a pris une décision, en 1931, dans la trentaine : il a redécouvert sa foi chrétienne. Ce qui s'est passé, c'est qu'il avait tourné des argumentations dans sa tête pendant des années et des années. Comme je l'ai dit, il était très honnête et il n'arrivait pas à s'en échapper. Est-ce que Dieu existe ? Est-ce que Jésus est Dieu ? Est-ce que moi je suis créé par Dieu ? Des questions séculaires et laïques. A Oxford et après, à Cambridge, il n'était pas du tout intéressé par les théologiens ni par les gens d'église. Le christianisme, c'est venu de l'intérieur.

Il avait des amis, dont l'un était le très catholique Tolkien, qui avait écrit *Le Seigneur des Anneaux*. Lui, une fois reconverti au christianisme et au protestantisme, il n'a pas cessé de réfléchir et surtout d'écrire. Il a beaucoup écrit : des études littéraires sur Milton et autres. Il écrivait bien, toujours d'un point de vue moral et d'un point de vue chrétien. Il n'arrivait pas à garder ses découvertes pour lui-même, c'est ça que j'admire et que j'aime. « Va, et fais de même ! ». Son parcours n'était pas quelque chose qu'il cachait, c'était quelque chose qu'il partageait, par ses écrits, par ses discussions. Un de ses livres, *Surpris par la joie*, est son autobiographie, où il trace la redécouverte de sa foi : un voyage spirituel entre les 2 guerres. Et puis il a écrit des choses qui encore aujourd'hui sont à mourir de rire : les lettres de Screwtape¹. Screwtape est un vieux diable qui écrit à son neveu, un autre diable moins important chargé de

¹ Titre de la traduction française : *Tactique du diable. Lettres d'un vétéran de la tentation à un novice*.

détourner quelqu'un de sa foi chrétienne. Le vieux dit au jeune comment s'y prendre. Et là on comprend tous les pièges de notre foi, toutes les choses qui peuvent nous irriter. Screwtape conseille par exemple de demander à cette personne qui veut être chrétienne de regarder les gens autour dans l'église : est-ce que vraiment tu veux être comme ces gens-là ? C'est cynique, c'est désabusé et c'est merveilleux. Une fois qu'on l'a lu, on comprend mieux. On devient un peu plus adulte.

Lewis a aussi exprimé, dans une série sur la BBC pendant la 2^{ème} guerre mondiale, ses idées au sujet de la religion chrétienne. Je pense que pour nous ce matin, dans cette cathédrale, c'est la chose la plus importante, même si ce n'est pas la plus connue dans la civilisation francophone. Comme je l'ai déjà dit, il avait une foi dans la loi morale, dans la compréhension de ce qui est bon et mauvais. Il pensait que c'était inné dans l'humanité. Ça lui a posé des questions au sujet de Jésus : quel est le rôle de Jésus ? Simplement un enseignant de la bonne conduite, de la bonne pensée, de la moralité ? Lewis a tout de suite senti que c'était injurieux de l'imaginer. Jésus pour lui était autre chose. Il a compris ça quand il est revenu au christianisme. Peut-être que son absence l'a aidé à voir plus clairement ce qui est essentiel dans notre foi. Dans ses cours sur la BBC, il a exprimé ce qui est souvent décrit comme « the Lewis trilemma » : 3 possibilités pour dire qui était Jésus. 1) Jésus s'annonce comme le Fils de Dieu. Est-ce qu'on l'accepte ? 2) Deuxième possibilité : est-ce que Jésus s'est fait des illusions au sujet de son rôle, ou pire 3) est-ce que Jésus racontait des histoires ? Le rôle de Jésus et la compréhension de sa personne sont essentiels pour chaque personne qui se dit chrétien. En anglais, on a imaginé le trilemma : mad, bad or God ? Jésus dit qu'il est le fils de Dieu : on l'accepte, ou on imagine qu'il s'est trompé, ou encore qu'il racontait des histoires. Pour Lewis, Jésus était vraiment le Fils de Dieu, c'était clair, c'était évident ; c'était sa découverte. L'évidence de sa divinité vient de ce que Jésus pardonne les péchés, qu'il dit qu'il a toujours existé et qu'il va revenir pour juger. Jésus est le Fils de Dieu d'une manière spéciale, venu pour partager la personnalité de Dieu avec nous. A mon avis, c'est le plus important de ses écrits. En anglais ça s'appelle *Mere Christianity*, c'est intraduisible (peut-être Pauvre ou Simple Christianisme).

Et puis, il y a *Narnia* : typique de Lewis qu'il écrive des livres pour enfants qui franchement ne sont pas tout à fait des livres pour enfants, avec des animaux, avec des enfants, avec ce monde fantastique. Le but n'était pas seulement de raconter de très bonnes histoires – et ce sont de très bonnes histoires, qui ont accompagné beaucoup d'entre nous pendant notre enfance – mais c'était d'inculquer les valeurs chrétiennes aux enfants. Lewis, même s'il habitait l'Angleterre, était très irlandais, très amoureux de l'Irlande du Nord et tous les paysages de Narnia, c'est les montagnes de Mourne, c'est l'Irlande du Nord. Et ça n'a pas totalement disparu, si vous regardez « Game of thrones », ce sont les mêmes paysages extraordinaires. *Narnia* est une sorte de parallèle à Tolkien.

C.S. Lewis, c'est quelqu'un qui me plaît énormément parce qu'il se concentre sur la personne de Jésus. Pour Lewis, Jésus est le Fils de Dieu, c'est le contact entre l'éternité et chacun de nous qui est croyant.

Lewis représente autre chose pour moi aussi : une spiritualité très rationnelle. Une personne qui est croyante mais qui utilise son cerveau pour essayer de mieux comprendre le trilemma. Quelqu'un qui est honnête et dans la grande tradition protestante de raison et de foi mélangées pour se soutenir toutes deux.

Et la troisième chose que j'aime avec Lewis, c'est peut-être très irlandais, c'est que la théologie est beaucoup trop sérieuse pour être laissée aux théologiens... Comme laïc, comme professeur de littérature de la Renaissance et du Moyen-Age, Lewis a posé des questions que les théologiens de l'époque ne posaient pas. C'était une faiblesse, surtout du protestantisme, qu'on a vécu dans un monde un peu trop dominé par certaines universités allemandes, par certains professeurs qui enseignaient à leurs étudiants, qui enseignait aux pasteurs, qui produisaient des prédications longues, compliquées et intellectuelles. C'est peut-être un facteur dans le fait qu'il y a beaucoup d'églises qui se sont vidées... Parce que souvent les théologiens posent des questions que personne n'est en train de se poser. Mais Lewis, laïc, dans le monde réel, les tranchées, lui il posait des questions. Jésus c'est qui ? Jésus pour lui, c'est le Fils de Dieu.

Et puis la dernière chose que j'aime avec Lewis, c'est qu'il est très protestant, dans le sens qu'il n'est pas dans une tradition, il n'est pas en train d'accepter les réponses d'une hiérarchie, d'un grand maître ; il cherche les réponses par lui-même, il est l'homme en face de son Dieu, il cherche des réponses, honnêtement. Il les cherche, et il les a trouvées. Si nous avons la même honnêteté de poser nos questions en face de notre Dieu, je suis sûr qu'on va trouver nos réponses.

« Allons, pour faire de même ! ».

Amen.

Dimanche 10 août 2014

Karl Barth : « Dieu radicalement autre »

par Georges Braunschweig

Chers sœurs et frères,

Deux paroles complémentaires vous sont adressées ce matin:

D'abord, c'est le prophète Esaïe qui vous dit:

« Ne crains pas, car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi ».

Et puis c'est Karl Barth, le grand théologien suisse qui nous provoque:

« Dieu! Nous ignorons ce que nous disons à travers ce mot. Celui qui croît, sait bien que nous l'ignorons! »

« Gott! Wir wissen nicht, was wir damit sagen. Wer glaubt, der weiss, dass wir es nicht wissen. » Denn: « Gott ist Gott! »

Ces phrases d'une distinction claire même dure marquent le début de la découverte d'une autre théologie que la traditionnelle libérale par Karl Barth. Pour les comprendre il faut les retrouver dans le contexte de la grande catastrophe européenne, le début de la première guerre mondiale, il y a ces jours exactement 100 ans. L'écrivaine et historienne française, Fred Vargas, en a écrit: « La première guerre mondiale est un précipice, un trou noir foncé de l'humanité, un ébranlement séismique, auquel gît la clé de toutes les catastrophes enchaînées. » Cette guerre qui avait été lancée d'abord par le « Deutsches Reich », puis par l'Empire Russe, par la France et ensuite d'autres pays, était l'expression d'un nationalisme loin de toute raison, qui contredisait toute sagesse, mais qui était un amalgame déraisonnable d'un certain christianisme avec le nationalisme fervent ou même torride, ce produit agissant du 19ème siècle. Ce nationalisme allemand, français, russe et aussi britannique a réussi à incorporer la religion, surtout le christianisme, et à le déformer d'une manière inconnue jusqu'à ce moment. Ce que les citoyens des grandes nations de l'Europe appelaient « dieu » était devenu une espèce de surhaussement soi-disant religieux de leur nationalisme. La conviction « Dieu avec nous » était empreinte aux boucles de ceinture de soldats allemands. Et les batailles n'étaient livrées non seulement contre les adversaires d'un autre pays mais contre les ennemis de « dieu » ...

L'effroi total duquel a été atteint Karl Barth 1914 était dû à une lettre publique de 93 savants, intellectuels et enseignants des universités allemandes et des facultés de théologie luthériennes qui s'identifiaient devant le public avec la politique de guerre, d'attaque de l'empereur allemand et de son chancelier. « Cette identification avec la politique nationaliste et agressive me semblait pire que le raid contre la Belgique neutre. ... Je m'épouvantais de devoir lire parmi ces 93 les noms de presque tous mes professeurs allemands (à seule exception de Martin Rade). J'ai vécu le crépuscule des dieux m'apercevant que ces respectueux se métamorphosaient en canons de 42 cm ... Par leur défaillance éthique se manifestait aussi la défectuosité de leurs prémisses exégétiques et dogmatiques ... leurs compromissions par cette idéologie de guerre nationaliste se présentait à moi en qualité d'une erreur inconcevable. ... tout ce monde de théologie qui jusqu'à cet instant me semblait digne de foi m'était soudain profondément ébranlé. » Barth se sentait doublement choqué : par ses anciens enseignants comme par la défaillance du parti socialiste, qui ne s'opposait plus du tout à la guerre, même si

l' « Internationale Socialiste » avait solennellement promis, un an et demi avant, à la cathédrale de Bâle, de faire front à toute démarche guerrière.

À cette époque Karl Barth était pasteur de paroisse dans le village argovien de Safenwil, un lieu de paysan et d'usines. C'était l'époque de l'industrialisation, et une grande partie des fermiers ne gagnaient pas assez pour nourrir leurs familles et se trouvaient forcés à abandonner leur propriété et leur indépendance. Ils devenaient employés des fabriques pour des salaires maigres, pas du tout suffisants pour leur famille. Ainsi de même les enfants étaient obligés, d'aller travailler les après-midi à la suite de l'enseignement à l'école. Le pasteur Barth se trouvait confronté avec le problème d'établir un horaire pour l'enseignement religieux. Il parlait aux parents des enfants qui lui expliquaient que leurs enfants n'auraient pas le temps pour le « bon Dieu » car on avait besoin de leur travail peu salarié en usine. Le pasteur rendait alors visite à l'entrepreneur de la plus importante usine de Safenwil, M. Hüssy, et lui expliquait que les enfants devaient absolument suivre aussi l'enseignement religieux. Le fabricant était amusé de cette démarche et tentait d'expliquer au jeune pasteur que les familles avaient besoin des salaires des enfants et que les familles préféreraient moins d'enseignement à l'école pour profiter de plus de temps pour le travail rémunéré de leurs enfants. Karl Barth restait paisible et proposait au fabricant d'augmenter les salaires des pères de sorte que les enfants ne seraient plus obligés à un travail salarié. Et il tenait à rappeler l'entrepreneur que depuis 15 ans en Suisse l'emploi d'enfants était interdit par la loi. Le fabricant se fâchait et chassait le pasteur socialiste de sa maison. En prenant congé Karl Barth lui répondait qu'il attendait les enfants le mardi prochain au presbytère pour le catéchisme. Ce mardi arrivait et il n'y avait que deux enfants qui avaient suivi l'invitation du pasteur. Avec les deux enfants à la main Karl Barth allait à la teinturerie de M. Hüssy et y entra sans être empêché. Il animait 40 jeunes de l'accompagner et s'asseyait avec eux dans le pré à côté de la villa de M. Hüssy. Il donnait une leçon de catéchisme, et comme les enfants étaient très fatigués, il terminait l'enseignement après une heure et leur disait, qu'ils pouvaient maintenant rentrer à leur maison, ce qui étonnait énormément les enfants qui avaient pensé de devoir rentrer à la teinturerie pour travailler jusqu'à 20h. Mais le pasteur Barth leur expliquait que Dieu leur avait donné congé aujourd'hui et qu'ils n'étaient plus obligés de retourner à l'usine ce soir. Bien sûr, le même soir, M. Hüssy arrivait avec les membres du conseil de paroisse au presbytère et cette délégation invectivait le pasteur pour son action. Le pasteur Barth expliquait paisiblement qu'il aurait déjà proposé à l'entrepreneur d'augmenter les salaires de ses employés adultes de sorte que les familles n'auraient plus besoin de cet emploi ou exploitation de jeunes. Un conflit sérieux se produisait à la suite au village de Safenwil. Karl Barth encourageait les ouvriers, les enseignait en droit et les encourageait à une grève, la première, dans l'usine de M. Hüssy.

Et à la fin celui se trouvait forcé à augmenter les salaires de ses employés et les enfants n'étaient plus exploités par un entrepreneur sans scrupules. Oui, Karl Barth a eu raison : c'était Dieu qui avait donné congé aux enfants, Dieu qui donne la vie et le temps, qui anime toujours de nouveau la libération de toute captivité ou esclavage ...

Quelques années plus tard, enrichi de toute sorte d'expérience de pasteur – et d'études approfondies de l'écriture sainte, 1919, Karl Barth était l'invité à une conférence des « chrétiens socialistes » (Religiöse Sozialisten) qui avait lieu à Tambach en Thuringe. Le thème de sa conférence était : « Der Christ in der Gesellschaft » – « Le chrétien dans la société ».

L'allocution de Karl Barth, jusqu'à ce moment l'inconnu jeune théologue, résonnait énormément. Karl Barth expliquait – en cette année après la grande guerre où toute l'Europe se trouvait en chaos, où il y avait en Allemagne les révoltes socialistes et communistes – quel que soit le devoir du chrétien dans ce monde confus. Sa réponse était sobre et directe : Les chrétiens se réfèrent d'abord et surtout à Jésus Christ. Le chrétien est un humain qui ne cesse jamais de regarder Jésus Christ et sa manière d'être parmi les humains ; Jésus Christ qui n'a pas fondé un parti politique ni une amitié ou une association des gens avec les mêmes idées pour renouveler la société humaine ; c'est pourquoi il ne servira à rien de former un parti ou une association pour sauver le monde. Se référer à Jésus-Christ et puis chercher du regard ce que Dieu a envisagé pour ce monde avec et par les hommes. « Ne te regarde pas toi-même comme dans un miroir, ne regarde pas les autres, mais ne cesse pas de regarder Dieu ! Dieu en premier ! D'abord Dieu ! » Karl Barth a répété ce message, et il n'escamotait pas du tout que c'est difficile de trouver Dieu du regard, aussi difficile que de peindre un oiseau de volée.

Dans une allocution, qui suivait deux ans plus tard, Karl Barth précisait ce défi du chrétien :
« Wir sollen als Theologen von Gott reden. Wir sind aber Menschen und können also solche nicht von Gott reden. Wir sollen Beides, unser Sollen und unser Nichtkönnen, wissen und eben damit Gott die Ehre geben. » (Le devoir du théologien est de parler de Dieu, mais comme ils sont des hommes ils ne sont pas compétents de parler de Dieu. Pour cette raison il est indispensable de bien connaître les deux: le devoir et l'impossibilité – et ainsi rendre hommage à Dieu.)

C'était pendant ces années des grandes conférences où Karl Barth a commencé de développer cette autre théologie, qui est d'abord et surtout Théologie – qui est toujours une discipline de faire le point de notre compréhension de la volonté de Dieu, de la présence de Jésus-Christ parmi nous dans notre quotidien. Et c'était de même dans cette période de sa vie qu'il écrivait les deux éditions du livre « Der Römerbrief » dans lequel il faisait sérieusement le point de ce qu'il avait commencé à comprendre de Dieu et de sa volonté pour nous les hommes – en étudiant les réflexions de Paul l'apôtre.

Et c'est dans ce livre où nous trouvons jusqu'à nos jours les phrases :

« Dieu! Nous ignorons ce que nous disons à travers ce mot. Celui qui croît, sait bien que nous l'ignorons!

Car Dieu n'est rien d'autre que Dieu – et il n'y a rien d'autre qui est Dieu. »

Dieu radicalement autre ! Cela signifie d'abord que nous ne pouvons commencer à comprendre qui est Dieu que par ce que Dieu lui-même nous révèle, manifeste et dévoile – et nous ne pouvons commencer à apprendre qui est Dieu que par la foi qui est éveillée en nous par Dieu lui-même. Dieu radicalement autre est celui nous qui nous est plus proche que nous pouvons être proche à nous même – car lui est le créateur et nous sommes ses créatures. Mais seulement autant que lui se révèle en nous, dans notre « âme » (pour attitrer notre faculté d'être en rapport avec Dieu) en qualité de créateur. Autant que nous nous concevons en créature nous devenons capable – par notre croyance – de nous découvrir lié au créateur. Le seul signe qui peut nous montrer et expliquer qui est Dieu, c'est le signe de la présence de Dieu dans notre existence humaine. Et cette unique expression de la présence de Dieu est Jésus-Christ, celui qui pour nous croyants est l'unique « fils » de Dieu. Là où Jésus est présent nous commençons à comprendre qui est Dieu et de même qui nous sommes en qualité d'enfants de

Dieu. C'est le Nouveau Testament qui pour nous chrétiens est la source pour assouvir le désir ardent de nous retrouver dans la lumière de la présence de Dieu.

Suivons en ce moment le conseil de Karl Barth et lisons dans l'Évangile de Luc, voix vivante du Seigneur, le conte de l'arrivée de Jésus parmi des hommes et femmes de son époque ; et je vous invite à écouter ce conte en qualité de message de l'arrivée d'un autre qui vient de dehors de tout ce qui est établi parmi les humains, par le sociétal défini, par le pouvoir et l'économie, par occupation et exploitation, par ruse et mépris. Écoutons de l'Évangile de Luc le début du 19ème chapitre qui nous parle des espoirs et vœux pour l'avenir du royaume des cieux :

1Entré dans Jéricho, Jésus traversait la ville. **2**Survint un homme appelé Zachée ; c'était un chef des collecteurs d'impôts et il était riche. **3**Il cherchait à voir qui était Jésus, et il ne pouvait y parvenir à cause de la foule, parce qu'il était de petite taille. **4**Il courut en avant et monta sur un sycomore afin de voir Jésus qui allait passer par là. **5**Quand Jésus arriva à cet endroit, levant les yeux, il lui dit : « Zachée, descends vite : il me faut aujourd'hui demeurer dans ta maison. » **6**Vite Zachée descendit et l'accueillit tout joyeux. **7**Voyant cela, tous murmuraient ; ils disaient : « C'est chez un pécheur qu'il est allé loger. » **8**Mais Zachée, s'avançant, dit au Seigneur : « Eh bien ! Seigneur, je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens et, si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends le quadruple. » **9**Alors Jésus dit à son propos : « Aujourd'hui, le salut est venu pour cette maison, car lui aussi est un fils d'Abraham. **10**En effet, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

Nous avons bien entendu l'appel de Jésus : « Zachée, descends vite : il me faut aujourd'hui demeurer dans ta maison. » J'ajoute à ce noyau de l'évangile : « Pour l'amour de Dieu, – descends vite, il me faut aujourd'hui demeurer dans ta maison », dit Jésus, la seule image de Dieu, le seule représentant véritable de Dieu dans l'humanité. « Dieu est Dieu ! »

Il ne répond pas à nos questions qui ne représentent que nos idées et préjugés, nos craintes et vœux, mais il donne sa réponse, la réponse du créateur à la question prééminente de la créature : qu'est-ce qui te fait du bien ? Et ce qui nous fait du bien, ce n'est ne pas seulement un bonheur préparé, mais c'est la béatitude, d'être et de vivre en présence de Dieu.

Cette béatitude nous devance depuis toujours, car le vrai commencement de notre vie est la volonté de Dieu que nous vivons. Avant que nous puissions poser des questions comme « Qui est Dieu ? » La réponse nous est déjà donnée, la réponse est Jésus-Christ. Et il se révèle à un endroit connu : en Israël – et de là il se révèle à tout le monde de tous les temps. Il pense à chaque vivant – et pour cela il pense aussi à celui qui s'appelle Zachée.

« Pour l'amour de Dieu, descends vite – il me faut aujourd'hui demeurer dans ta maison ! »

Ce qui est et reste important prépondérant et décisif pour notre vie, ce ne sont pas les explications ou définition de ce sujet qu'on appelle « dieu » – ce n'est pas la richesse des estimations et réflexions sur « dieu » en vue de ce qu'il peut ou de ce qu'il ne peut pas. Ce n'est que l'appel de Dieu à nous humain – et notre réponse spontanée : « Mon seigneur, mon Dieu ! »

Amen.

Georges-A. Braunschweig, pasteur de la paroisse suisse-allemande de Genève (La Madeleine)

PRIÈRE DE RÉPENTANCE (selon une prière de Karl Barth)

Seigneur,
En ce premier jour de la semaine,
nous regardons vers toi, Dieu d'amour.
Nous déposons devant toi nos soucis
afin que tu t'en préoccupes :
notre inquiétude
afin que tu l'apaises ;
nos espoirs et nos vœux
afin qu'ils correspondent à ta volonté ;
nos péchés
afin que tu les pardonnes ;
nos pensées
afin que tu les purifies ;
toute notre vie terrestre
afin que tu la conduises
à la résurrection
et à la vie éternelle.
Accorde-nous, Dieu, notre Père,
Des cœurs reconnaissants attentifs, et disponibles pour ton service.

PRIERE D'INTERCESSION (KARL BARTH)

Seigneur, notre Dieu!
Tu sais qui nous sommes:
des hommes qui ont bonne conscience,
et des hommes qui ont mauvaise conscience
des gens contents
et des gens mécontents
des gens rassurés
et des gens anxieux,
des croyants, des demi-croyants et des incroyants.
Nous voici devant toi –
Égaux parce que nous serions
tous perdus sans ton amour;
égaux aussi parce que ton aide nous est
à tous promise et accordée
en ton Fils bien-aimé,
notre Seigneur Jésus-Christ.

Karl Barth – eine leuchtende und ermutigende Gestalt meiner Kindheit und Jugendzeit

Die Fahrt mit dem „Basler Drämmli“ an die Bruderholzallee, wo wir dann das Haus mit der Nummer 26 besuchten, gehörte jedes Mal zu den bewegenden Erlebnissen meiner Kindheit und frühen Jugendjahre. Meines Vaters gespannte Aufmerksamkeit und Herzensbewegung zu erleben, wenn wir „Karl“ besuchen gingen, hat sich mir eingeschrieben. Da begegnete dem Buben ein älterer Mann mit stets blitzenden Augen, mit dem mein Vater in einer Vertrautheit redete, wie ich sie sonst selten erlebte. Später erst habe ich verstanden, dass Karl Barth für ihn, der sehr früh seinen Vater verloren hatte und als vor den Nazis als Schweizer „Judenjunge“ nach Basel geflüchtet war, in vielfältiger Hinsicht zu seinem zweiten Vater geworden war. Und mit einigen der Barth-Kinder pflegte er auch ein mehr als freundschaftliches Verhältnis. Mein Vater hat „alles“ gelesen, studiert, was Karl Barth publiziert hatte und bis zu seiner Emeritierung auch immer wieder an Vorlesungen teilgenommen und zuhause meiner Mutter davon erzählt. Später habe ich erfahren, dass mein Vater etliche Male mit seinem Lehrer und väterlichen Freund als Übersetzer zu wichtigen ökumenischen Konferenzen gereist war, so etwa auch zur Gründungsversammlung des Ökumenischen Rates nach Amsterdam. Die „Glaubensheiterkeit“ des „fröhlichen Partisanen Gottes“ habe ich als kostbare Öffnung des Menschen auch in ernsten Umständen bei meinem Vater erlebt und auch jene kraftvolle Widerständigkeit, die aus dem Glauben an den „ganz Anderen, den schlechthin Souveränen“ ihre Kraft und Zuversicht schöpft – und zugleich jene respektvolle Achtsamkeit: »Let us say „God“ only when we absolutely cannot avoid it.“ (Robert W. Jenson)

Georges-A. Braunschweig, Pfr.

Karl Barth – texte en allemand traduit en français par le pasteur Georges-A. Braunschweig

Parmi mes souvenirs de garçon et jeune homme, les visites à la maison à l'allée du Bruderholz numéro 26 à Bâle sont des plus précieuses. Ressentir la présence énorme et le cœur palpitant de mon père lors des visites chez « Karl » me touchent encore maintenant, 15 ans après la mort de mon père. Le garçon a eu l'occasion de rencontrer un homme âgé aux yeux étincelants, à qui mon papa parlait avec une confiance profonde comme je l'ai rarement vue ailleurs. Ce n'est que des années plus tard que j'ai compris que Karl Barth était devenu comme un deuxième père pour lui ; son propre père était mort quand il n'avait que 3 ans, victime de la grippe espagnole ; et lui qui avait passé sa jeunesse en Allemagne s'était réfugié dans sa patrie pour échapper aux Nazis et avait été accueilli par la famille Barth avec une amitié qui a duré pendant de longues années. Mon père avait sans doute lu tout ce que Karl Barth avait publié. Il suivait encore ses cours à l'Université de Bâle et en parlait à ma mère. J'ai aussi appris que mon papa avait assez souvent accompagné Karl Barth pour lui servir d'interprète lors de grandes réunions œcuméniques, aussi à Amsterdam lors de la fondation du COE. La « sérénité de la foi » de « l'allègre partisan de Dieu » que j'ai connue par mon père s'est inscrite en moi de la même manière que l'attention respectueuse qui sait bien : Nous ne disons « Dieu » que si c'est absolument inévitable.

Dimanche 17 août 2014

**Rudolf Bultmann : « démythologiser l'évangile »
par Emmanuel Rolland**

« Dieu sait que l'homme sait... »
Bultmann lecteur du Sermon sur la Montagne

Dans 3 jours, Rudolf Bultmann aurait eu 130 ans. Il est né le 20 août 1884, mort le 30 juillet 1976 après avoir consacré sa vie à la compréhension des textes bibliques et particulièrement des évangiles et des épîtres de Paul.

C'est le père de la démythologisation de l'Évangile.

Par démythologisation, il faut entendre ceci : retrouver derrière l'écriture biblique la parole vive que Dieu nous adresse aujourd'hui personnellement. Autrement dit, derrière le sempiternel rabâchage, laisser advenir l'évènement Dieu. C'est cela la démythologisation : une résurrection de la parole de Dieu qui gît enterrée sous des monceaux de pieux commentaires et de dogmes plus ou moins éculés.

Pour se faire, Bultmann va considérer Jésus ni comme un saint homme, ni comme un héros, ni comme un Messie, ni comme un génie. Il ne veut pas considérer à priori ses paroles comme profondes, sa foi comme puissante et son humanité comme divine. Il se fiche d'ailleurs de savoir quelle était la vraie personnalité de Jésus. Il dit qu'on peut savoir très peu de choses de Jésus et que la seule chose qui soit fiable, le seul socle sur lequel on peut s'appuyer pour l'approcher, ce sont les paroles authentiques qu'il a prononcées et celles-ci sont peu nombreuses.

A priori, cela n'a rien d'original mais il va le faire avec une telle puissance de raisonnement qu'il parviendra à des résultats tout à fait spectaculaires.

A titre d'exemple, son interprétation du Sermon sur la Montagne que l'on trouve traduite en français dans un livre paru en 1968 et qui s'appelle tout simplement : Jésus, mythologie et démythologisation.

Mon rôle est très simple aujourd'hui, c'est de me faire l'écho de la lecture de Bultmann, sans rien ajouter ni rien retrancher et vous verrez à quel point cette lecture qui date maintenant de plus d'1/4 de siècle est non pas moderne, c'est un mot qui ne veut strictement rien dire, mais originale, profonde, loin de tout prêt à penser.

On a souvent accusé Bultmann d'ébranler la foi des chrétiens plutôt que de l'édifier. C'était simplement un homme qui plaçait la rigueur scientifique au service de l'Évangile et dont la foi était constamment nourrie par la recherche intellectuelle. Attaché à la vérité des textes plutôt qu'au catéchisme bien pensant et moralisateur, il n'a néanmoins jamais négligé la force de la prière. Il ne s'en remettait donc pas à sa seule intelligence – qu'il avait immense – à sa seule culture – qui était exceptionnelle – mais à Dieu, le Tout autre, celui qui lointain se fait proche, quand on le prie.

Lecture de Matthieu 5, 21-48 : « Vous avez appris qu'il a été dit...mais moi je vous dis... »

Pour mettre le commentaire de Bultmann en perspective, il faut avoir peut-être ceci en tête.

Pour Bultmann, on ne peut pas savoir grand-chose de Jésus. Est-ce qu'il avait conscience qu'il était le Fils de Dieu ou est-ce que ce sont ses disciples qui, après sa mort l'ont reconnu comme tel ? Est-ce que c'était plutôt un prophète de l'apocalypse qui annonçait le jugement de Dieu ou un Maître de sagesse qui apprenait l'amour à ses disciples ? Était-il l'un et l'autre mais alors comment pouvait-il d'un même mouvement être un Maître de sagesse et un prophète de la fin ? Quelle était sa vraie personnalité, sa psychologie profonde ?

Pour Bultmann, il n'y a pas de réponse définitive à ces questions. On peut tout au plus émettre des hypothèses car les sources auxquelles nous avons accès se contredisent et nous pouvons leur faire dire tout et leur contraire.

De Jésus, selon Bultmann, on ne peut dire qu'une chose fiable, attestée par les différentes sources que nous avons à disposition, c'est qu'il croyait dur comme fer que le Royaume de Dieu allait surgir tout de suite. Que le Royaume de son Père était sur le point d'advenir. C'est exactement ce qu'il prêchait : « Le Règne de Dieu s'est approché, convertissez-vous et croyez à cette bonne nouvelle ». La bonne nouvelle de Jésus, ce n'est pas Jésus, c'est que le Règne de Dieu vient enfin. Il arrive, au présent de l'indicatif.

Quand on lit attentivement le Nouveau Testament, on ne peut manquer d'observer que c'était bien en effet une conviction inébranlable chez Jésus : Dieu est là. Le Dieu lointain n'a jamais été aussi proche. Ça se voit, ça s'entend. « Magnifiques les yeux qui voient ce que vous voyez », dit-il à ses disciples. « Beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous regardez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu ». Satan « tombe du ciel » ; « les boiteux marchent droit, les aveugles retrouvent la vue » ; c'est le temps de la fête.

Son époque n'était pourtant pas très différente de la nôtre. À l'époque de Jésus comme à notre époque, il y avait des conflits, des dominations injustes, des fous furieux, des malades, des malheureux, des impuissants et des trop puissants ; Il n'y avait pas plus d'amour en Palestine et au Moyen-Orient à son époque qu'à la nôtre, ni plus de justice, ni plus d'éthique alors qu'est-ce qui pouvait faire penser à Jésus que quelque chose avait changé ? Que Dieu, de lointain, s'était subitement fait proche ? Et quelle image Jésus se faisait-il du Royaume de Dieu ; qu'entendait-il par là, que voyait-il par là ?

Le Royaume de Dieu selon Jésus n'a évidemment rien à voir avec le paradis aux 90 000 vierges, par exemple, qui feront des délices aux combattants martyrs; quel drôle de fantasme d'ailleurs ! Quelle terrible idée du paradis !!! Quelle image pitoyable et vulgaire de la félicité éternelle.

Le Royaume dont parle Jésus n'est pas une réalité statique, immobile, dans laquelle un individu méritant pourrait y vivre ses pauvres fantasmes, mais quelque chose qui transforme, qui se transforme, qui me transforme et qui agit déjà là maintenant. Toutes les paraboles du Royaume cernent la même réalité : Là où il n'y a rien, il y a quelque chose qui pousse. Là où on ne voit rien, il y a quelque chose qui grandit. Là où tout apparemment est mort, il y a quelque chose qui vit. C'est la parabole de la semence qui pousse toute seule. C'est quelque chose d'infiniment précieux mais qui n'a pas d'apparence. Qui est enfoui quelque part, que l'on ne voit pas mais qui est pourtant déjà là et qui finit par se manifester.

Jésus voit une autre réalité déjà visible, déjà vivante qui fait que : il n'y a pas que l'ivraie dans ce monde, il y a aussi le bon grain ; il n'y a pas que... la semence étouffée, il y a aussi la semence qui porte du fruit. Il n'y a pas que l'injustice, la corruption et la malhonnêteté ; il y a aussi la générosité, la justesse, la bonté.

Et c'est à cela que croit profondément Jésus parce qu'il le voit. C'est cela qu'il invite à voir et c'est à cela qu'il invite à croire. Je devrais dire pour être encore plus précis et proche de sa pensée : c'est à cela qu'il invite à croire parce que à partir du moment où on y croit, on le voit. Autrement dit : « Dans les souffrances du temps présent », écrira Saint-Paul à sa suite, Dieu advient déjà, Dieu règne déjà. Aussi, si nous les pasteurs, nous étions plus inspirés, nous cesserions de nous satisfaire d'une vue journalistique du monde ou de nos vies – où on fait l'inventaire de toutes les horreurs, de tous les conflits, de la mort apparemment souveraine, pour faire voir comme Jésus le faisait voir, la puissance de vie à l'œuvre quotidiennement dans le monde et dans nos vies. Jésus voyait, il voyait vraiment que César n'était pas tout. Que Dieu régnait aussi. Et qu'il ne servait à rien de mettre César à terre pour que Dieu soit Dieu. Qu'il y avait de la place dans ce monde pour César et pour Dieu. Que s'il y avait des persécutés pour la justice, il y avait aussi des artisans de paix. Qu'il n'y avait pas seulement dans la vie et dans notre monde, des gens qui pleurent mais aussi des gens qui consolent et que s'il était parfaitement légitime d'entonner des De profundis avec les gens qui pleurent, il n'y avait pas de raisons de ne pas chanter des Alléluias avec les gens qui consolent.

Voilà, pour Rudolf Bultmann ce que l'on peut dire de Jésus-Christ à partir des paroles qu'il a vraiment dites.

Face à cela, face à ce Royaume de Dieu, nous, nous les hommes et les femmes de ce monde, nous avons à nous situer, nous avons à nous décider. Entendons-nous bien : ce n'est pas nous qui le faisons advenir, ce Royaume, par nos paroles ou par nos actes. Ce n'est pas nous qui le construisons. Il est là avant nous et il sera là après nous. Il ne dépend pas de nous. Il est là comme l'enfant est là dans la vieillesse du monde. Bultmann écrira, plus proche encore du texte de l'Evangile : « La venue du Royaume de Dieu possède le caractère prodigieux de la semence qui lève et grandit sans l'aide et la compréhension de l'homme. Sans son intervention. » « Ce n'est pas une grandeur qui se réaliserait de quelque façon que ce soit grâce au comportement de l'homme, ou qui aurait besoin des hommes pour parvenir à l'existence. » « On ne peut parler ni de sa fondation, ni de son édification ni de son achèvement mais seulement de sa proximité, de sa venue, de son apparition. »

Ainsi, ce que Dieu attend de nous, ce n'est pas que nous travaillions à l'extension de son Royaume sur la terre ; ce que Dieu attend de nous, c'est que nous nous décidions à obéir à sa Parole, à accomplir sa volonté, pour notre salut, c'est à dire pour notre propre bien. Pour Bultmann, l'éthique, le comportement ajusté au commandement de Dieu ne sert pas d'abord à l'extension du Royaume de Dieu sur la terre mais sauve en premier lieu l'individu de lui-même, sauve l'individu de sa mauvaise volonté, sauve l'individu d'une nature égoïste plutôt qu'altruiste, méfiante plutôt que confiante, pusillanime plutôt que persévérante.

Voilà comment on en arrive au Sermon sur la Montagne et aux fameux « Vous avez entendu qu'il a été dit ...mais moi je vous dis », de Jésus.

On voit bien que Jésus n'abolit pas ici l'obéissance mais qu'il la radicalise. Il va au-delà de toute mesure, de toute justice, de tout équilibre. La loi de Moïse dit « œil pour œil, dent pour dent », la loi humaniste dira quelque chose comme « Pour un œil 100 jours de prisons, pour une dent 50 » et Jésus, lui, dira : « Tu te fais prendre un œil eh bien donne encore l'autre ». « Tu te fais piquer ton vélo, donne encore ta voiture ». Et on voit bien que ce qu'il demande est au-delà de toute morale, de toute éthique, de toute mesure et de toute justice. C'est même l'abolition de la morale, de l'éthique, de la mesure et de la justice. C'est le règne de l'obéissance et du sacrifice. De l'obéissance jusqu'au sacrifice de soi-même et de sa volonté propre.

Vous voyez combien Bultmann prend au sérieux les paroles de Jésus. Comment il ne cherche pas à en éluder le caractère complètement déroutant, incompréhensible. Comment il ne fuit pas la confrontation avec ce qu'il ne comprend pas. Il dit : ce que Jésus a dit, c'est exactement cela : on te fait du mal, eh bien fais du bien à celui qui te fait du mal. Réponds au mal par le bien. Toujours, et sans te poser de question. Obéis. Ne cherche pas à comprendre. Et Bultmann fera observer : « On ne peut accomplir la volonté de Dieu sans être profondément incommodé », sans que cela nous coûte, sans que cela nous fasse grincer des dents. Et il dira aussi quelque chose de très important, c'est qu'il ne faut se faire aucune illusion : on ne fait aucun progrès là-dedans : chaque fois que nous nous trouvons devant le choix : la volonté de Dieu ou la mienne, chaque fois, c'est aussi dur de choisir, chaque fois tout recommence et tout se rejoue dans l'instant. Des fois ça marche, des fois ça ne marche pas. Accomplir la volonté de Dieu ne peut pas devenir une routine, une habitude, un automatisme.

Bultmann dit que Jésus, en radicalisant la loi de Dieu veut nous faire comprendre que Dieu n'est pas seulement dans la loi. C'est trop simple de dire : « Je fais la volonté de Dieu puisque j'accomplis les commandements à la lettre ». Si on pense que « ne pas tuer, ne pas voler, ne pas commettre d'adultère, ne pas faire ceci et ne pas faire cela » suffit à accomplir la volonté de Dieu, alors nous n'y sommes pas du tout. Parce que le bien que veut Dieu n'est pas un demi-mal ou une abstention de faire du mal. Le bien, c'est autre chose : le bien c'est notre adhésion totale à ce qu'Il veut.

« Si votre justice, si votre compréhension de la justice n'a rien de plus que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu ».

« Le bien qu'il s'agit de faire, commente Bultmann, doit être fait *totale*ment. Quiconque fait seulement une partie du chemin de telle sorte qu'à la rigueur la prescription extérieure est remplie, n'a absolument rien fait. Celui qui, certes, ne tue pas, mais ne surmonte pas non plus sa colère n'a pas saisi qu'il doit se décider totalement. »

Pour Bultmann, il ne faut surtout pas en conclure que Jésus est en train d'établir les bases d'une nouvelle loi ou d'une nouvelle morale ; Jésus est au contraire en train de détruire toute loi et toute morale en laissant entendre que la volonté de Dieu est plus large, plus haute, plus profonde que n'importe quelle règle écrite ou tacite, même si c'est lui, Jésus qui la prononce. Bultmann écrit : « Celui qui, se référant à une parole de Jésus, ne voudrait pas rompre un mariage intenable, ou celui qui tendrait l'autre joue à celui qui le frappe parce que Jésus l'a dit, ne l'aurait pas compris. Il se serait justement trompé sur l'obéissance que Jésus demande : il s'imaginerait pouvoir faire preuve d'une obéissance qui n'est pas véritablement en lui, qui ne détermine pas son être de manière absolue. » Il est donc impossible conclut Bultmann de considérer ces paroles de Jésus comme des sentences d'éthique universellement valables et d'après lesquelles on pourrait s'orienter une fois pour toutes. L'obéissance véritable à la volonté de Dieu ne relève pas de la performance mais de l'écoute de ce que Dieu attend de nous dans telle situation donnée. Il n'y a plus de règle universellement valable. On ne peut pas formaliser la volonté de Dieu, On ne peut pas la graver dans le marbre. Elle se joue dans chaque choix devant laquelle la vie nous place

Alors si la volonté de Dieu ne se discerne pas dans une règle de conduite, ni dans une parole éternelle, comment est-on sûr de pouvoir l'accomplir ? A quoi la reconnaît-on ? Comment ne pas se tromper ?

Pour Bultmann, Jésus sait deux choses :

La première, c'est que le Règne de Dieu est déjà là. Il est déjà visible, déjà proche. Et il le dit.

Et la deuxième chose que Jésus sait, c'est que l'homme le sait. Et que l'homme sait ce qu'il faut faire. L'homme sait tout déjà et l'homme sait bien qu'il y a mille manières de mettre quelqu'un

à mort et mille manières de ne pas respecter son mari ou sa femme, l'homme sait déjà tout de la volonté de Dieu. Tous, nous savons déjà tout de ce que Dieu attend de nous. Pour nous convaincre de cette thèse, il suffit à Bultmann de rappeler l'ouverture de la parabole des talents ; je cite : « C'est comme un homme qui, partant pour l'étranger, appela ses serviteurs et leur confia sa fortune. A l'un, il remit 5 talents, deux à un autre, un seul à un troisième, à chacun selon ses capacités ; puis il partit.

Aussitôt celui qui avait reçu les 5 talents alla les faire produire et en gagna 5 autres. Pareillement celui qui en avait reçu deux en gagna deux autres. »

Comment savaient-ils que c'était exactement cela qu'il leur fallait faire ? Ils le savaient un point c'est tout. Comme nous le savons, nous à qui il est inutile d'expliquer que si on reçoit quelque chose, c'est pour en faire quelque chose. Même celui qui enfouit le talent reçu dans le sol sait, au moment où il le fait qu'il fait quelque chose qu'il ne doit pas faire.

Ainsi aussi avec la parabole du bon samaritain, le samaritain qui n'est ni prêtre ni lévite ni même juif, et qui pourtant sait exactement ce qu'il doit faire quand il voit le blessé agonisant dans son fossé. Qui sait aussi bien que le prêtre et le lévite ce qu'il faut faire mais qui eux ne font rien et passent leur chemin alors qu'eux sont payés pour dire que ce n'est justement pas comme ça qu'il faut faire... Eh oui, il faut voir, c'est tout, consentir à voir et à faire ce qu'il faut faire, ce qui est inscrit dans nos cœurs depuis toute éternité. Bultmann écrit : « Quiconque voit un blessé couché sur le chemin sait fort bien sans commandement extérieur qu'il faut l'aider. Quiconque rencontre un malade ou un affligé sait bien qu'aucun commandement de Sabbat ne peut supprimer le devoir de l'aider. » Et il conclut : « Toute action bonne met en lumière si l'homme veut être tout à fait obéissant, et donc renoncer à ses propres prétentions. Cela signifie évidemment l'exigence de sincérité et de pureté, cela signifie aussi bien sur le rejet de toute hypocrisie, vanité, de toute cupidité et impureté. Cet homme n'a alors plus besoin de prescriptions particulières concernant son comportement avec les autres hommes, sa conduite étant déterminée par le renoncement à ses propres prétentions ».

Il y a donc dans la perception du Royaume de Dieu déjà présent au cœur de ce monde quelque chose de profondément analogue à la perception de la volonté de Dieu à l'intérieur du cœur humain. Il faut être aveugle pour ne pas le voir, sourd pour ne pas l'entendre. Mais pour Jésus, nous ne sommes ni sourds, ni aveugles. Nous voyons, nous comprenons et il ne tient donc qu'à nous d'être parfaits, comme notre Père céleste est parfait. Amen

Emmanuel Rolland, 17 août 2014

Dimanche 24 août 2014

**Albert Schweitzer : « révérence à la vie »
par Emmanuel Rolland**

Combien de fois faut-il pardonner ?
Un sermon (28 juillet 1930) d'Albert Schweitzer à Lambaréné

Dans « Ma vie et ma pensée », son autobiographie écrite en 1931, Schweitzer raconte ses premières expériences de prédicateur :

« Mes prédications... étaient si courtes que mon inspecteur ecclésiastique reçut un jour une plainte de la part de certains paroissiens à ce sujet. Il dut m'inviter à comparaître devant lui, ce qui l'embarrassait autant que moi. Lorsqu'il me demanda ce qu'il devrait dire aux plaignants, je le priai de bien vouloir répondre que j'étais un pauvre vicaire, qui s'arrêtait de parler lorsqu'il n'avait plus rien à dire sur le texte. Là-dessus, il me renvoya avec une bénigne remontrance et l'exhortation de ne pas prêcher moins de 20mn. »

Aujourd'hui, je vous propose de partir pour Lambaréné – j'ai lu pas mal de sermons de Schweitzer mais c'est ce texte où il raconte ce que c'est de prêcher à Lambaréné et comment il s'y prenait qui m'a semblé le plus propre à vous être rapporté. J'ajoute que Schweitzer confessait lui-même que préparer un semestre de cours à la faculté de théologie lui réclamait moins d'effort et d'inventivité qu'une seule prédication de 10mn à Lambaréné.

« La station missionnaire est à 3km et l'on ne peut s'y rendre qu'en pirogue. Ce qui crée toutes sortes d'embarras. Aussi me suis-je mis à prêcher régulièrement chaque dimanche à l'hôpital (- alors que pour être engagé par la Société des Missions, il avait du leur promettre d'être « muet comme une carpe » - afin que le pasteur libéral qu'il était ne mette pas dans l'esprit des fidèles des croyances trop peu orthodoxes -)

La plupart des malades ne savent rien du christianisme et n'ont probablement jamais eu l'occasion d'entendre un missionnaire. Ils viennent de centaines de km de l'intérieur, engagés pour 2 ou 3 ans, en pleine forêt vierge, dans les marécageux chantiers d'abattage au bord de l'Ogooué.

Prêcher à nos malades et à leurs compagnons, c'est jeter au vent des graines qui germeront plus loin.

Le dimanche à 9h, un infirmier passe dans toutes les baraques et agite une sonnette pour convoquer chacun à « la prière », comme ils disent. Lentement le rassemblement s'opère sur une place entre les baraquements et chacun s'installe à l'ombre des grands avant-toits.

Il faut bien ½ heure pour que l'auditoire soit au complet. Pendant ce temps, je joue sur le petit harmonium transporté en plein air. Ou bien le gramophone de Mde Russel fait entendre un morceau religieux. Je prends la parole sans faire chanter ni commencer par la prière. Les auditeurs sont presque tous païens et parlent au moins 6 langues différentes. S'ils devaient dès l'abord prier, les nouveaux venus ne sauraient pas ce que cela signifie. C'est la prédication qui les prépare à la prière.

Je suis flanqué de deux traducteurs, qui répètent mon discours phrase après phrase. Celui de droite traduit en pahouin, celui de gauche en bendjabi, un idiome que les gens de l'intérieur comprennent tous plus ou moins.

Que mes auditeurs soient aussi tranquilles que les fidèles des églises européennes...ça, je ne saurais le prétendre. Si, sur la place où on est réuni certains ont l'habitude de faire le feu, je les laisse pendant le culte préparer leur repas. Des mères lavent et peignent leurs enfants. Des hommes raccommoient leurs filets suspendus sous les avant-toits. Tel primitif sans vergogne pose sa tête sur les genoux de son camarade et se fait enlever la vermine.

Les laisser faire vaut mieux que d'interrompre le recueillement par des remarques de discipline qu'il faudrait répéter chaque dimanche avec cet auditoire sans cesse renouvelé. Des moutons et des chèvres traversent l'assemblée en se cornant et en bêlant. Les oiseaux tisserands nicheurs dans les arbres voisins font un vacarme assourdissant. Même les deux singes de Mde Russel qu'on laisse en liberté le dimanche font leurs mille tours sur les palmiers voisins, sur les toits de tôle, et enfin viennent se blottir sur les épaules de leur maîtresse.

Cependant, malgré qu'ils soient un peu mouvementés, le culte est solennel car les gens vont entendre la parole de Dieu pour la 1^{ère} fois...

Mon exposé est nécessairement des plus simples. Mes auditeurs ne connaissent rien des histoires familiales de notre enfance. Ils ignorent Adam, Eve, les patriarches, le peuple d'Israël, Moïse, les prophètes, la loi, les pharisiens, le Messie et les apôtres. A un auditoire d'une heure qui demain sera dispersé, il faut renoncer à enseigner même les rudiments de l'histoire biblique. La parole de Dieu doit leur être donnée pour ainsi dire hors du temps. Aussi, avec toutes ces questions que je ne puis aborder, il me semble que je suis comme un pianiste auquel il serait interdit de se servir des touches noires.

Une fois la simplification admise, tout va bien et les difficultés sont amplement compensées par le privilège indiciblement grand et beau d'annoncer l'évangile à des intelligences et à des âmes toutes neuves.

Comme thème de mon discours, je prends un verset que j'explique par une ou deux paraboles et par un récit biblique approprié. A la fin, Je répète à plusieurs reprises le verset pour l'imprimer dans le cœur et la mémoire de mes auditeurs... Je cherche à éveiller dans les cœurs le désir d'être en paix avec Dieu. Les plus primitifs de mes primitifs peuvent comprendre la différence entre une âme sans paix et une âme en paix. Et quand je leur présente en Jésus celui qui apporte la paix avec Dieu, quand je leur dis que le Messie est le roi des cœurs envoyés par Dieu, ils comprennent.

Je m'en tiens aux expériences élémentaires. Quel que soit mon point de départ, je reviens toujours au fait central : se laisser saisir par Christ. Ainsi, même si tel auditeur ne m'entend qu'une fois, il a au moins une lueur de ce que signifie être chrétien.

Je reste aussi concret que possible. Pas de vagues généralités pour expliquer par exemple la question de Pierre à Jésus : « Maître, combien de fois pardonnerai-je à mon frère ? Serait-ce jusqu'à 7 fois ? » (Mt 18, 21)

Je mène mes gens en pleine réalité et je leur dépeins ce que cela signifie de pardonner 7 fois en un seul jour. Voici comment je l'ai fait récemment :

Un matin, tu viens de te lever et tu sors de ta hutte. Tu vois venir un homme que tous tiennent pour méchant. Il te lance une injure. Tu te souviens que Jésus a dit qu'on doit pardonner ; tu te tais au lieu d'entrer en discussion.

Ensuite, la chèvre de ton voisin te mange les bananes de ton dîner. Au lieu de lui chercher querelle, tu lui dis seulement ce que sa chèvre a fait et qu'il serait équitable qu'il te remplace tes bananes. Mais s'il le conteste et prétend que ce n'était pas sa chèvre, tu t'éloignes tranquillement et tu réfléchis que le bon Dieu fait pousser tant de bananes dans ta plantation que ce n'est pas la peine d'entrer en contestation pour quelques fruits.

Ensuite tu vois venir un homme à qui tu as confié 10 régimes de bananes pour les vendre au marché. Il ne t'apporte que le prix de 9 régimes. Tu lui dis que c'est trop peu. Tu vas lui crier en face qu'il n'est qu'un menteur mais tu songes à tous les mensonges de toi seul connu que Dieu doit te pardonner, et tu rentres paisiblement dans ta hutte.

Tu vas allumer ton feu, et tu remarques que quelqu'un s'est servi au tas de bois que tu as ramené de la forêt la veille, et qui devait te servir pour une semaine. Une fois de plus tu te contrains. Tu renonces à aller chez tous tes voisins et à porter plainte auprès du chef.

L'après-midi tu vas partir pour travailler à ta plantation et tu t'aperçois qu'on t'a pris ton bon couteau à débrousser et qu'on en a mis à la place un autre, ébréché. A l'outil, tu reconnais aisément qui a fait le coup. Alors tu songes que tu as déjà pardonné 4 fois et que tu sauras le faire une 5^{ème}. Bien que la journée t'ait déjà amené pas mal d'ennuis, tu te sens heureux comme jamais. Pourquoi ? Parce que ton cœur est content d'avoir obéi à la volonté du Seigneur Jésus.

Le soir, tu veux aller pêcher. Tu vas prendre ta torche déposée dans un coin de ta hutte mais elle n'y est pas. La colère te saisit et tu te dis qu'aujourd'hui tu as assez pardonné et que maintenant tu vas guetter le voleur. Une fois de plus, le Seigneur Jésus maîtrise ton cœur et tu descends à la rive avec une torche empruntée au voisin.

Là, tu découvres que ta pirogue a disparu. Quelqu'un s'en sert pour sa propre pêche. Irrité, tu te caches derrière un arbre pour l'épier et tu te promets bien, à son retour, de lui arracher ses poissons, de porter plainte contre lui et de lui faire payer une juste amende. Mais pendant que tu le guettes, ton cœur commence à parler. Il ne cesse de te répéter la parole de Jésus : Dieu ne peut nous pardonner nos péchés si nous ne pardonnons pas aux autres leurs offenses. L'attente dure si longtemps que le Seigneur Jésus remporte une fois de plus la victoire. Quand l'autre rentre au point du jour et demeure tout interdit de te voir sortir de derrière ton arbre, au lieu de l'accueillir à coups de poings, tu lui dis que le seigneur Jésus te force à lui pardonner, et tu le laisses aller. Tu ne lui réclames même pas les poissons qu'il a pris... Mais je crois qu'il te les donnera de lui-même, tant il sera surpris que tu ne lui fasses pas palabre.

Puis tu rentres chez toi, heureux et fier à avoir réussi à pardonner 7 fois.

Mais supposons que ce jour-là le Seigneur Jésus vienne dans ton village, que tu te présentes à lui et que tu t'imagines que pour tes belles actions il va te louer devant tout le monde... Point du tout ! Il te dira, comme à Pierre, que 7 fois n'est pas encore assez, qu'on doit pardonner encore une fois 7 fois, et encore une fois, et une 4^{ème} fois et bien d'autre fois, si tu veux que Dieu te pardonne aussi toujours...

A voir les physionomies des auditeurs, on les sent attentifs, réceptifs, et préoccupés. Souvent je m'interromps pour demander s'ils donnent raison à la parole divine ou s'ils ont quelques objections à faire. En cœur ils me répondent que la parole de Dieu est la vérité.

Un évangéliste soigné à l'hôpital assiste au service divin. Il va ensuite raconter à la station que le Dr prêche aussi bien que s'il avait, comme tous les missionnaires, étudié la théologie !...

A la fin j'explique brièvement en quoi consiste la prière. Puis je fais joindre les mains. Les nouveaux-venus regardent comment font les anciens. Quand toutes les mains sont jointes, je prononce très lentement une prière libre en cinq ou six phrases que mes traducteurs répètent avec la même lenteur grave dans les deux langues. Une fois l'amen prononcé, les têtes restent longtemps inclinées sur les mains jointes. »

Emmanuel Rolland, 24 août 2014

Dimanche 31 août 2014

**Jurgen Moltmann : « la nouvelle création »
par Emmanuel Rolland et Jacques Matthey**

Culte d'ouverture de l'action *Un temps pour la création 2014*

Lectures bibliques : Esaïe 11 : 6-9 et Apocalypse 21 : 1-4, 9-11 ; 22 : 1-5

Si demain, un petit prince vous demande « s'il vous plaît, dessine-moi le paradis », sauriez-vous quoi répondre?

C'est une question difficile, n'est-ce pas ?

Difficile, parce que nous n'avons pas l'habitude de devoir rendre compte de notre espérance. Surtout en images. Dans notre tradition, nous préférons la parole. Or dans la Bible et notamment dans l'Apocalypse, paroles, images, symboles ou visions se complètent, s'expliquent mutuellement, pour évoquer ce qui dépasse notre entendement.

Il faut se rappeler que ce livre a été écrit pour des églises persécutées, en vue de les affermir dans leur foi et de les préserver des faux dieux et des pouvoirs aliénants. Les images symboliques ont un grand pouvoir consolateur pour qui vit dans la détresse. Elles offrent un sens à la vie présente, une motivation pour résister et tenir le coup. Par elles, Dieu promet sa venue bienfaisante. Les souffrances – personnelles, communautaires, sociales ou environnementales – n'auront pas le dernier mot.

Que peut-on dire de la vision du paradis dans l'Apocalypse ? En bref, ce n'est pas le retour aux origines, au jardin d'Eden, mais le don d'une ville, la Jérusalem nouvelle, au cœur de laquelle se trouve le jardin, lui aussi renouvelé. Ville et jardin, humanité et nature, réconciliés.

Les visions et les rêves doivent être pris au sérieux, mais pas à la lettre. Il faut les interpréter pour qu'elles donnent sens à notre situation qui n'est pas, ici à Genève, celle de la persécution.

Comment donc comprendre cette vision?

L'avenir de Dieu intègre l'histoire de Dieu avec l'humanité qu'il aime - peuple d'Israël, Eglises, nations – c'est ce que symbolise la *ville nouvelle*. Cette ville est, dans l'Apocalypse, en contraste avec Babylone, symbole du pouvoir, de l'argent et des faux dieux, mais aussi en opposition à la Jérusalem terrestre qui tue les prophètes. Ville *ouverte*, elle est riche de toute la sagesse des nations.

Le royaume de Dieu intègre également la création. C'est ce que symbolise le *jardin* évoqué par l'arbre et le fleuve. La vision est, vous me permettrez aujourd'hui cette expression, celle d'un *habitat urbain partagé*. La présence, l'inhabitation du Dieu trois fois saint, transfigurera et illuminera l'ensemble de la réalité.

Le nouvel univers où Dieu habitera pleinement n'est cependant pas l'aboutissement de l'évolution naturelle ou historique. Il n'y aura plus de mer, est-il écrit. A l'époque, la mer était considérée comme le siège des puissances qui menaçaient la vie. Sa disparition signifie que la nouvelle création n'est plus soumise à la malédiction, comme le dit le texte.

C'est ce qu'exprimait déjà le prophète Esaïe dans son chapitre 11 : si les prédateurs ne représentent plus un danger pour leurs victimes, si une cohabitation est possible entre serpent et petit enfant, c'est que la création réconciliée n'est plus soumise au pouvoir du néant.

C'est aussi la raison pour laquelle les humains qui persévèrent dans le crime, la violence, l'oppression, l'adoration des idoles, n'y auront pas d'espace pour leur action malfaisante.

Pour résumer cette première partie, je cite quelques lignes de l'ouvrage « Dieu et l'écologie » du théologien catholique René Coste:

« (...) la prophétie porte sur l'avènement d'un nouvel univers, qu'elle décrit comme un univers d'où auront disparu la souffrance, le mal et la mort, resplendissant de beauté et où les ressuscités vivront dans l'intimité même de Dieu. (...) C'est un univers transformé, transfiguré qui nous est promis comme avenir absolu. »²

Comment témoigner de cette espérance ?

Comment élargir notre vie spirituelle à la vision cosmique de la Bible?

Peut-être d'abord en apprenant à être attentifs également aux autres êtres vivants, à leurs besoins et aux conditions de leur survie et développement.

Vous avez sûrement entendu parler de la *Street Parade* de Zurich au début de ce mois, à défaut d'y avoir participé... Il s'y est passé quelque chose de remarquable. Le long du parcours des nombreux chars très bruyants se trouvait une volière. Ses responsables avaient demandé aux organisateurs de la *Parade* de faire réduire le niveau sonore au moment du passage à cet endroit. En effet, des petits Calaos couronnés, un oiseau africain rare en nos contrées, étaient sur le point d'éclore. Un stress sonore important aurait pu provoquer l'abandon du nid par la femelle et la mort des oisillons. Eh bien, les noceurs ont respecté la consigne. Tous les chars ont baissé la sono jusqu'à arrêter complètement la musique. Quelques groupes sont même passés en chantant doucement « happy birthday to you »³.

Si les jeunes fêtards acceptent de limiter la sono pour respecter les oiseaux, ne pouvons-nous pas faire de même ? Faire des pas dans le sens de l'amour pour toute la création, comme le propose un récent livre de Michel Egger intitulé « La terre comme soi-même »⁴ ?

² René Coste : *Dieu et l'écologie. Environnement, théologie, spiritualité*. Paris, Editions de l'Atelier/Editions ouvrières, 1994, p. 110

³ *Tages-Anzeiger*, Zurich, 4.8.2014, p.12

⁴ Michel Maxime Egger : *La terre comme soi-même. Repères pour une écospiritualité*. Genève, Labor et Fides, 2012.

Il ne nous appartient pas de bâtir la nouvelle création. Elle viendra de Dieu qui promet de faire toutes choses nouvelles. Mais nous pouvons signifier la volonté de Dieu par nos engagements, nos prières, nos cultes, notre style de vie, notre éthique.

Voici ce qu'écrivait Jürgen Moltmann à ce propos il y a quelques années :

« L'éthique agressive du monde moderne reflète la mentalité des hommes non réconciliés et leurs rêves nihilistes de toute-puissance. Une éthique de la réconciliation est au service de la vie commune de toutes les créatures. Face à l'éthique agressive de la modernité, elle doit prendre nécessairement un caractère défensif, qui préserve la vie. La foi des chrétiens en la création est aujourd'hui un acte de résistance contre la destruction de la nature et contre l'autodestruction des hommes modernes. Une éthique de la réconciliation (..) ne vise pas seulement un équilibre juste, mais également une coopération productive en vue de la survie commune. »⁵

Une telle coopération, une cohabitation avec les plantes, animaux ou éléments naturels ne sera pas toujours facile. Demandez aux citadins qui vivent près des colonies de corbeaux freux ce qu'ils en pensent. Accepter d'avoir des nids d'hirondelles sous son toit nécessite des aménagements. L'engagement pour la charte des jardins, pour des corridors biologiques ou la mobilité douce, provoquera des conflits d'intérêts. Entre humains, la cohabitation n'est pas sans problèmes, nous le savons bien. Ce n'est pas une raison pour ne pas mettre en pratique l'amour du prochain. Il en est de même avec les autres créatures avec et au sein desquelles nous vivons. Des solutions peuvent être trouvées en dialogue avec les associations de protection de la nature, comme p.ex. La Libellule qui fête ses dix ans d'existence, le Groupe Ornithologique du Bassin Genevois (GOBG) ou Pro Natura, sans oublier, évidemment, oeku - Eglise et Environnement.

Revenons au texte pour terminer.

Le message biblique nous appelle à vivre notre foi et notre espérance dans les conditions actuelles, mais en ouvrant des espaces d'avenir. Nous *pouvons* le faire; car le Christ a vaincu la mort, la violence, l'injustice et le mépris. Sur la croix, il a déjà réconcilié l'ensemble de l'univers avec Dieu, rétablissant les relations au-delà des blessures, ruptures, violences subies ou commises.

Un symbole de très grande beauté évoque cela dans Apocalypse 22. Il s'agit de l'arbre de vie dont il est dit que le feuillage sert à la guérison des nations. L'arbre rappelle celui du jardin de la Genèse, mais aussi les visions du prophète Ezéchiel. Cette superbe image s'enracine dans l'expérience humaine : la création a des aspects bienfaisants pour nous et peut avoir une fonction thérapeutique. Sur cette base, le symbole évoque la promesse de guérison en plénitude pour tous, une vie libérée de toute souffrance et de tout mal.

⁵ Jürgen Moltmann : *Le rire de l'univers. Traité de christianisme écologique*. Anthologie réalisée et présentée par Jean Bastaire. Paris, Cerf, 2004, p. 111 (extrait de *Jésus, le Messie de Dieu*)

Il n'y a peut-être pas de plus belle expression pour dire l'essentiel de l'espérance, de cet avenir de Dieu qui éclaire notre présent.

Vivons-en par la foi, dans nos cultes, dans nos fêtes, par notre attention à nos frères et sœurs en création, humains, animaux, plantes et minéraux. Nous pourrions ainsi en témoigner, avec et pour nos petits princes, en leur faisant découvrir dans le quotidien des images du paradis.

Amen

Jacques Matthey